

Claude JOSEPH

# Du sang à la coopérative





*A toutes les personnes qui, par abnégation ou simple bienveillance, m'ont accepté depuis toujours tel que je suis et non tel qu'elles auraient aimé que je sois...*



## Remerciements

Il m'est agréable de remercier toutes celles et tous ceux qui, par leur soutien, leurs encouragements et leur aide, ont permis à ce livre de voir le jour. Mais je tiens tout particulièrement à m'adresser aux personnes qui ont joué un rôle primordial dans la réalisation de cette démarche qui m'était complètement étrangère.

M'accompagnant à la coopérative « La Ruche » de Chécy pour y effectuer une visite destinée à nos étudiants, mon collègue et ami Jean Billot a émis l'idée que les scènes se déroulant sous nos yeux pourraient fort bien constituer le point de départ d'un récit de type policier. Séduit par cette pensée dictée par sa malice et son humour habituels, j'ai attendu la quiétude de la retraite pour y donner suite.

Annie Joseph a eu la primeur du premier manuscrit de ce livre. Elle m'a proposé avec beaucoup de discernement de supprimer tout ce qui était « chiant... tifique » et d'éliminer un certain nombre

de digressions sans intérêt. J'ai essayé de suivre au mieux ses conseils pleins de bon sens.

Emmanuel Joseph-Bernard a profité de ses vacances pour se plonger dans la lecture du brouillon remanié. Il a souligné avec justesse l'absence de crédibilité de certains dialogues rapportés avec un ton trop « professoral » et manquant, par conséquent, d'authenticité. J'ai tenté de corriger ce réel défaut ainsi que les faiblesses qu'il avait pu constater dans le déroulement de l'histoire.

Jean-Jacques Lecocq a analysé avec minutie le projet amendé. Il y a relevé, sinon des incohérences, tout au moins des imperfections dans les situations, ce qui conduisait à des confusions dans le suivi de l'action. Je me suis efforcé d'y remédier. Par ailleurs, il m'a mis en garde avec raison contre ma tendance très (trop !) marquée à utiliser des adjectifs et des adverbes « hyperboliques » nuisant à la simplicité du texte. Avec énormément de difficultés je me suis astreint à rectifier autant que faire se peut cette tendance profondément ancrée en moi. Après quarante années d'enseignement cet artifice, employé probablement de façon excessive, à la seule fin pédagogique de marquer les esprits des étudiants, ne s'efface pas aisément.

Annie-Claude Lasne a décortiqué avec rigueur le texte. Elle a relevé un certain nombre de maladroites de fond qui m'ont amené à remanier des passages. De plus, elle a mis en évidence beaucoup d'exagérations de style. Ses remarques du type « trop c'est trop et ça

annule les effets » ont entraîné de multiples expurgations parfaitement justifiées et opportunes.

Avec l'œil de la non-enseignante contrairement à la majorité de celles et de ceux dont il vient d'être question, Nicole Arlicot a lu le roman remodelé. Ses commentaires avisés relatifs au vocabulaire et à la syntaxe ont largement été pris en compte comme ses critiques concernant la progression de l'action.

A toutes et à tous un grand merci plein de sincérité.





## Avertissement

« **Du sang à la coopérative** » est une pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels ne pourrait être qu'une coïncidence, même si quelques situations peuvent présenter un parfum d'authenticité. Et puis, comme l'a écrit Boris Vian dans la préface de « **L'écume des jours** » et l'a repris Bruno Schnebert en exergue de « **L'agréé** », « l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre ! »



Ils apparaissent au fil du récit :

Adeline, épouse de Fabien Fusil (à ne pas confondre avec l'autre Adeline)

Adeline, sœur de Fabien Fusil (à ne pas confondre avec l'autre Adeline), journaliste, écrivaine

**Béleuil** Marie, journaliste à « La Voix Régionale » (LVR)

**Cabane**, médecin traitant de Fabien Fusil

**Corée** Marie-Pierre, technicienne dans le service de Fabien Fusil

**Couderque** Jean-Louis, hématologue à l'hôpital Saint-Luc

**Delcroix** Marcel, président de la coopérative l'Essaim Doubi, de son vrai nom Dubravco **Pavic**, originaire des balkans employé à la coopérative l'Essaim

**Fertobin** François, responsable de l'atelier « Pommes de terre » à la coopérative l'Essaim

**Février**, inspecteur de police, adjoint du commissaire Grémet

**Fusil** Fabien, ingénieur qualité à la coopérative l'Essaim

**Gaillard** Nicole, chef de l'équipe « Fruits » à la coopérative l'Essaim

**Garde** Daniel, Professeur de physiologie végétale dans une université parisienne

**Grémet**, commissaire

Henriette, épouse de Joop et propriétaire avec lui du Château de la forêt noire

**Heuche**, officier de police

Jean, responsable du refuge « La Folie »

Joop, époux de Henriette et propriétaire avec elle du Château de la forêt noire

**Jobair** Camille, professeur de physiologie végétale à l'université

**Kosac** Meroj, homme politique imaginaire de Bélouchie dans le roman d'Adeline

**Leroux** Yvon, spécialiste de l'endive dans le groupe semencier Maurin

LVR, La Voix Régionale (journal local)

**Marcelin** Paul, directeur de la coopérative l'Essaim

**Maurin**, groupe semencier

**Mouler** Alain, responsable d'une entreprise de gardiennage

**Pavic** Dubravco, alias Doubi, originaire des balkans employé à la coopérative l'Essaim

**Quentinie** Jean, arboriculteur

**Sénémarnaise**, coopérative agricole spécialisée dans les produits de cinquième gamme

**Spanoski** Mirko, passeur d'immigrés slaves

**Talbot** Pierre, gendre de Marcel **Delcroix** et responsable de l'entreprise **Irrigchamp**

**Tardy**, officier de police

# Prologue

## Cauchemardesque

*« Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant  
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve. »*

(Charles Baudelaire, 1857, Les fleurs du mal, Le gouffre, Auguste Poulet-Malassis éditeur)



## Le Cauchemar

Douillettement blotti sous la couette aux côtés de sa femme plongée dans les bras de Morphée, Camille Jobair se réveille brusquement. Tremblant de tous ses membres, il vient de vivre un cauchemar. Ses sursauts sortent son épouse de son sommeil pourtant profond. Comme très souvent, sans l'avoir décidé, il revoit dans son inconscient une scène incongrue particulièrement impressionnante.

Professeur à l'Université, il accompagne un groupe d'étudiants de seconde année de master de biologie pour visiter une entreprise locale. Jusqu'à ce stade de leur cursus, les étudiants n'ont guère, pour ne pas dire jamais, l'occasion de rencontrer le monde de l'entreprise. Certes, parmi eux, celles et ceux qui trouvent un « petit boulot » pour l'été, ont éventuellement cette opportunité. Mais il faut bien reconnaître que dans cette situation, leur motivation ne les porte pas à rechercher les caractéristiques de fonctionnement de la société d'accueil. Ils sont là pour

gagner un pécule indispensable à la poursuite de leurs études. Or, ce sont ces établissements qui, dans la grande majorité des cas, constitueront des débouchés potentiels pour eux, une fois les diplômes acquis. De ce fait, il convient qu'ils sachent ce qu'on y fait, comment on y vit, de quelle manière on peut y être recruté. Aussi, Camille Jobair, multiplie-t-il ces visites si profitables, selon lui, à ses protégés, d'autant que ses collègues, enfermés dans leur « Tour d'ivoire » universitaire, rechignent grandement à effectuer cet exercice. La noblesse de leur mission leur interdit quasiment cette « basse besogne ». En effet, la recherche fondamentale qui représente leur activité majeure en dehors de l'enseignement, les absorbe tellement qu'ils n'ont plus de disponibilités pour d'autres tâches. N'y-a-t-il pas là une forme d'hypocrisie à vouloir justifier une implication dans la grandeur et un rejet fallacieux d'un travail considéré, à tort, comme moins glorieux ? Pour pallier ce manque mais aussi par conviction, Camille Jobair s'attache à amener « ses » étudiants sur le plus grand nombre possible de sites petits ou grands. Il se limite toutefois à ceux proches de sa spécialité d'enseignement et de recherche, à savoir le développement et l'utilisation des végétaux. Ainsi, chaque année, une dizaine d'entreprises du monde de la production des plantes ou de leurs transformations technologiques, sont visitées. Ce faisant, il laisse à ses collègues la porte ouverte pour faire de même dans



leurs domaines respectifs. Hélas, force est de constater que cette ouverture n'est guère, pour ne pas dire pas du tout, utilisée.

Dans le cadre de l'un de ces rendez-vous avec le monde du travail, Camille Jobair a vécu un épisode tellement inattendu et impressionnant qu'il ne parvient pas à le chasser de sa pensée. C'est le souvenir de ce moment qui resurgit la nuit et perturbe son repos nocturne. Arrivant à l'entreprise, le professeur et ses étudiants y trouvent plusieurs véhicules de police desquels sortent des fonctionnaires en tenue ou en civil. Jusque là rien d'affolant. Y-a-t-il un contrôle de sécurité comme cela se produit parfois ? Y-a-t-il un problème entre employés ? Nullement impressionné, le groupe se dirige vers l'entrée de l'usine. A ce moment, les représentants des forces de l'ordre se disposent face à lui et font savoir qu'il n'est pas possible de pénétrer sur les lieux. Bien entendu surpris, le professeur demande la raison de cette interdiction dans la mesure où toutes les démarches pour effectuer la visite ont été parfaitement accomplies. L'un des policiers indique alors qu'un événement important oblige à isoler le site. A travers ce message laconique, les universitaires comprennent le sérieux, probablement même la gravité de la situation. Mais ils en sont réduits à de simples supputations : accident du travail aux conséquences lourdes et pourquoi pas vitales ? Rixes entre personnes avec fin gravissime ?

Toutes les raisons éventuelles sont évoquées, toutes aussi déraisonnables les unes que les autres en l'absence d'éléments d'information. Mais des bribes de discussions échangées entre les policiers, bien que discrètes et plus ou moins codées, orientent vers une possibilité de mort. C'est alors qu'une voiture estampillée LVR, sigle du journal local « La Voix Régionale », arrive, s'arrête et se gare de manière anarchique. Un homme et une femme en descendent. L'homme, élégant, vêtu d'un costume gris sombre doit avoir une cinquantaine d'années. La femme, longiligne, à l'allure sportive, est équipée d'un imposant appareil photographique. Camille Jobair reconnaît en cette dernière Marie Béleuil, une journaliste amie dont il est très proche. Il se dirige vers elle, l'embrasse comme il a habitude de le faire et en profite pour la questionner à propos des événements qui se déroulent en ce lieu. Tenue par le secret professionnel, elle reste quasi-muette mais indique cependant, à condition que Camille Jobair n'en fasse pas état, que des flaques de sang auraient été découvertes dans un bâtiment et qu'une ou deux personnes semblent avoir disparu depuis quelque temps. Le professeur comprend qu'il est donc inutile de rester plus longtemps sur les lieux : la visite ne peut pas être envisagée. Il fait alors savoir à sa troupe que celle-ci est reportée *sine die* en raison d'un incident qui oblige à mettre en place tout un arsenal de mesures de sécurité. Mais, comme il s'y est engagé

auprès de Marie Béleuil, il ne dévoile rien des véritables raisons de ce report.

Venir visiter un site où apparemment un décès pourrait avoir eu lieu, dans des conditions pour le moins suspectes, jamais Camille Jobair n'avait, à ce jour, été confronté à une si mystérieuse affaire. En outre, ne pas être en mesure d'expliquer à ses étudiants les motifs d'une modification brutale d'organisation lui pèse. Il leur donne quartier libre et rejoint son domicile personnel où il ne cesse d'imaginer les diverses éventualités ayant peut-être conduit à une, voire plusieurs morts, non encore réellement constatées. Son esprit s'imprègne de ces différentes hypothèses qui, progressivement, s'y inscrivent de manière désormais indélébile. Cette marque est tellement profonde qu'elle se rappellera à lui chaque nuit. Même s'il connaîtra ensuite parfaitement les tenants et aboutissants de cette histoire, il ne parviendra pas à gommer de son subconscient les explications qu'il aura lui-même échafaudées et imprimées à jamais dans sa mémoire.

C'est ainsi que pour effacer définitivement ces données si tenaces, ce matin-là, il va essayer de revivre le film des événements, afin de mieux comprendre pourquoi et comment ces faits ont pu se produire. Peut-être alors se débarrassera-t-il de ses angoisses nocturnes...

